

Scientisme et antiscience en 2024, ou la disparition de la demande épistémologique

Olivier Sartenaer

Université de Namur, Namur, Belgique

olivier.sartenaer@unamur.be

Résumé. Au départ de l'observation selon laquelle il existerait un décalage certain, dans nos sociétés occidentales, entre la réalité des sciences et la façon dont celles-ci sont dépeintes et perçues dans la sphère publique, cet article entend offrir un diagnostic de type épistémologique de certaines des causes de ce décalage. En substance, il y est question de défendre l'idée selon laquelle un antagonisme tenace d'arrière-fond entre postures scientifique et cynique, se jouant au niveau des imaginaires sociaux, rend difficilement dépassable la mécompréhension partagée des sciences contemporaines. Dissoudre cet antagonisme requiert de réactiver une exigence ancienne - la « demande épistémologique » - qui a pourtant présidé à la naissance des sciences et à leurs plus importants développements.

Mots-clefs : Antiscience, Perception des sciences, Scientisme, Postmodernisme, Relativisme, Scepticisme.

Scientism and antiscience in 2024, or the disappearance of epistemological demand

Abstract. From the observation that there would exist a certain discrepancy, in the Western world, between the reality of the sciences and the way in which they are depicted and perceived in the public sphere, this paper aims at diagnosing, from an epistemological point of view, some of the causes of such a discrepancy. In a nutshell, it will be argued that an ancient, persistent conflict between scientist and cynical worldviews, which mostly plays out at the level of social representations, makes it difficult to avoid the widely-shared misperceptions about the sciences. Resolving this conflict requires us to reenact an ancient demand - the « epistemological demand » - which was once actually instrumental in the very birth of science as well as in its major subsequent developments.

Keywords : Antiscience, Perception of sciences, Scientism, Postmodernism, Relativism, Skepticism.

« Si ces frères ennemis, le scientisme et l'irrationalisme, prospèrent aujourd'hui, c'est que la science inculte devient culte ou occulte avec la même facilité. » Jean-Marc Lévy-Leblond, *L'Esprit de sel*.

1. Introduction

Il se passe quelque chose en ce moment avec les sciences. Deux rapports récents en témoignent sous les angles qui leur sont propres. Le premier, émanant de l'Observatoire des Pratiques Socio-numériques (Collectif OPSN, 2022), fait état d'un certain emballement médiatique relatif au relais et au traitement d'informations à consonance scientifique dans la presse écrite de ces deux dernières décennies, avec un pic « infodémique » observé lors de la pandémie de Covid-19. Le second, issu cette fois du Conseil de déontologie journalistique et de médiation (CDJM, 2022), prend acte de cette place sans cesse grandissante qu'occupent les sciences dans le débat public pour s'inquiéter de l'existence de lacunes dans le traitement journalistique des problématiques à teneur scientifique, lacunes qu'il incombe d'ailleurs de résorber par la promotion de bonnes pratiques si souvent bafouées. À en croire ces deux rapports, il se passe donc au moins ceci, aujourd'hui, avec les sciences : on en parle bien plus qu'hier — et ceci n'est pas étonnant, compte-tenu du rôle qu'elles occupent au sein des diverses crises que nous traversons — mais on en parle fondamentalement assez mal ou, en tout cas, d'une façon qui n'est pas toujours à la hauteur des enjeux de telles crises.

Je pense que le fait que les sciences soient ainsi « mal présentes » dans la sphère médiatique constitue le symptôme d'une affliction sociétale plus profonde et partagée. Il serait en effet surprenant qu'une propension à ne dépeindre les sciences que lacunièrement ne frappe sélectivement que les journalistes et autres porte-voix des sciences qui prennent la peine de s'exprimer dans les médias. Il y a fort à parier que l'ambivalence entre la grande mobilisation des sciences et leur dénaturation infuse en réalité bon nombre de ces endroits où se construit et se déploie la parole publique, tels les foyers, les lieux de convivialité, les hémicycles ou les salles de classe¹. En ces divers lieux et tout comme dans la sphère médiatique, il est en effet rare que justice soit rendue aux sciences, que celles-ci soient tantôt (indûment) sacralisées ou, tantôt et au contraire, (injustement) vouées aux gémonies.

Ce qui se passe donc en ce moment avec les sciences, c'est que, en substance et selon moi, celles-ci sont trop souvent mal perçues, comprises ou appréhendées, et ceci au regard de leurs richesses réelles tout comme de leurs limites inhérentes. Nos sociétés (contemporaines et occidentales) semblent ainsi comme traversées par un désalignement structurel entre la réalité des sciences et les diverses représentations que chacune et chacun s'en fait, qu'elles et ils soient citoyennes ou citoyens, femmes ou hommes politiques, enseignantes ou enseignants... ou encore journalistes.

L'enjeu de la présente réflexion n'est pas, comme on l'a trop souvent fait par ailleurs, de s'épancher sur les éventuelles conséquences d'un tel décalage entre réalité et représentation des sciences. À cet égard on pourra à loisir entendre ou lire tout et son contraire, qu'il s'agisse d'une crise de confiance du public — tantôt réelle, tantôt fantasmée — envers la parole scientifique² ou d'un regain d'intérêt envers les discours para- ou pseudo-scientifiques³. Plutôt, l'objectif de la présente réflexion est de déceler, en amont même du décalage, une certaine structure de responsabilité de ce décalage. L'enjeu est ainsi d'abord et avant tout d'identifier les causes systémiques de ce qui me frappe comme un vaste malentendu sociétal. Et au-delà de cette tentative de diagnostic, il m'apparaîtra d'ailleurs comme opportun de recommander une piste de solution en vue de dissiper au mieux ce malentendu, avec comme intention finale d'œuvrer à ce que chacune

¹ Il est difficile d'établir empiriquement l'existence d'une telle ambivalence dans des lieux aussi diversifiés et difficiles d'accès que des foyers. Pour les salles de classe, des études aux résultats assez clairs existent néanmoins (voir p. ex. Tala & Vesterinen, 2015).

² Alors que de nombreux journaux crient souvent au loup en alertant sur une méfiance grandissante du public envers les sciences (<https://www.science-et-vie.com/article-magazine/sciences-pourquoi-une-telle-crise-de-confiance>), les baromètres tendent à converger vers l'idée que le niveau de confiance reste globalement stable (et élevé) dans nos contrées (cf. p. ex. l'enquête « Les Français et la science » disponible ici : <http://www.science-and-you.com/fr/sondage2021>).

³ Un niveau globalement élevé de confiance dans les sciences n'est pas incompatible avec l'adhésion à des discours alternatifs tels que le New Age, l'ésotérisme ou le paranormal, en témoigne la grande résistance de telles croyances (et des marchés souvent juteux qui les accompagnent ; cf. p. ex. dans le cas de la sorcellerie : Gershman, 2022), progression notamment accentuée chez nous par l'isolement dû aux confinements successifs (Escolà-Gascón et al., 2020). Sans nécessairement sortir du giron de la science, on fera aussi souvent remarquer qu'il existe un décalage, sur certaines questions spécifiques, entre les croyances du public et le consensus scientifique (<https://www.pewresearch.org/internet/interactives/public-scientists-opinion-gap/>).

et chacun puisse à l'avenir décider à *bon escient* de faire confiance ou non en des sciences mieux comprises⁴.

2. Les causes primaires du décalage : scientisme et cynisme

On le verra rapidement — mais il importe de le souligner d'emblée —, si j'entends bien ici identifier les causes *systemiques* du malentendu, c'est que je pense que celles-ci échappent pour une large part aux citoyennes et citoyens individuels que nous sommes. C'est en effet l'une de mes convictions fortes que la responsabilité dans la mécompréhension globale des sciences n'est pas à chercher du côté des individus eux-mêmes, dans la mesure où ceux-ci manqueraient indistinctement — comme on l'entend parfois — de compétences, de formation, d'intérêt ou de curiosité. Bien au contraire, je partage l'idée selon laquelle, en général, tout un chacun subit, plus qu'il n'induit volontairement, le décalage dont j'entends maintenant rendre explicites les causes⁵.

Ces causes, je m'attache surtout à les décrire dans leur structure primaire prenant la forme d'une polarisation qui préexiste aux crises actuelles et dont, compte tenu notamment de sa matérialisation dans certaines de nos structures institutionnelles et de sa prégnance dans l'esprit collectif, nous sommes quelque part aujourd'hui toutes et tous les infortunés héritiers. Une telle polarisation émerge selon moi de la confrontation des deux pôles antagonistes — scientifique et cynique — que je discute à présent. Ces deux pôles, correspondant d'une part à l'absolutisation de la science comme savoir hégémonique et, d'autre part, à sa relativisation comme discours épistémologiquement recroquevillé, avaient déjà été identifiés comme les tenants de « deux cultures » par (le chimiste et romancier) Charles Snow dès la fin des années 1950, dans le sillage du divorce quasi mythologique, au XIX^e siècle, entre sciences et philosophie ou, plus largement, entre sciences dites « dures » et sciences humaines. Entre ces deux cultures avait alors déjà été établi un « golfe de dédain mutuel — souvent [...] d'hostilité et de dégoût, mais essentiellement d'incompréhension » (Snow, 1959, p. 4)⁶. Plus d'un demi-siècle plus tard et comme je vais le défendre, un tel golfe s'est largement élargi. Loin de constituer aujourd'hui l'effet d'une « incompréhension mutuelle », il s'est creusé en l'occurrence au prisme de la revendication en tous points assumée et mûrement réfléchie d'une (selon moi illégitime) émancipation intellectuelle.

Le scientisme - la science comme un dogme

« [L]a philosophie est morte. La philosophie ne s'est pas tenue à jour des développements modernes de la science, et en particulier de la physique. Ces sont les scientifiques qui, à présent, sont les porte-flambeaux de la découverte dans notre quête de connaissance. » (Hawking & Mlodinow, 2010, p. 1)⁷

Ces propos philistins du très respecté physicien Stephen Hawking sont loin d'être isolés⁸. S'il y aurait bien sûr lieu de les concevoir comme quelque peu caricaturaux, je crois que ce serait se méprendre que de les considérer sur le simple mode de la « pomme pourrie » dans un système qui serait davantage conciliant avec la philosophie et, plus largement, les sciences humaines. Je pense en effet que la pensée d'auteurs comme Hawking capture une représentation de la science, notamment dans ses rapports avec d'autres disciplines potentiellement critiques à son égard, largement répandue et induisant de façon souterraine une tendance à considérer les réflexions d'ordre philosophique comme autant d'obstacles plus ou moins encombrants, qui n'ont en réalité de vocation qu'à ralentir ou dévier les véritables savants de leur noble quête (qui est celle, fondamentalement altruiste, de générer du savoir pour en faire bénéficier tout le monde, philosophes (ingrats et aigris) compris).

⁴ Que des philosophes des sciences aient une certaine légitimité à cet égard est par exemple défendu dans Keren (2018).

⁵ Une telle idée n'est pas rare dans le monde de la communication scientifique. Voir p. ex. le billet de Katie L. Burke : <https://www.americanscientist.org/blog/from-the-staff/8-myths-about-public-understanding-of-science>.

⁶ Ma traduction.

⁷ Ma traduction.

⁸ L'idée véhiculée dans cette citation se décline de diverses façons chez de nombreux scientifiques et communicateurs des sciences (voir p. ex. Richard Feynman : <https://www.theguardian.com/science/blog/2018/feb/01/philosophy-of-science-isnt-pointless-chin-stroking-it-makes-us-better-scientists> ; ou, plus récemment, Neil deGrasse Tyson : https://www.huffpost.com/entry/neil-degrasse-tyson-and-the-value-of-philosophy_b_5330216).

Le premier pôle que j'identifie ainsi comme participant de la mécompréhension des sciences est de nature scientiste. Il se cristallise essentiellement au travers de la rhétorique du « scientifiquement prouvé », du « fait scientifique » ou de la « Vérité scientifique », constituant autant de déclinaisons autour du thème commun de la science sur son piédestal. La science y est, contre sa propre nature même, dogmatisée⁹. Elle s'érige en une forteresse de privilèges épistémiques contre laquelle viennent pitoyablement butter les impudents — souvent philosophes, historiens ou sociologues — qui chercheraient à la faire vaciller (p. ex. en osant parler de connaissances *faillibles*, de standards de preuve situés ou d'objectivité *modérée*).

Une telle vision de la science possède bien sûr des racines profondes, dont l'une d'entre elles, particulièrement robuste, n'est autre que l'héritage cartésien d'une science infaillible, conçue sur le modèle d'un réservoir cumulatif de vérités inviolables sans limites claires quant à leur étendue, et destinée à rendre l'être humain comme « maître et possesseur de la nature ». De là il n'y a qu'un pas, qui fut d'ailleurs historiquement franchi, à considérer cette science comme une idéologie plus ambitieuse articulée à l'idéal positiviste comtien¹⁰ du « gouvernement des savants », ayant bien la « légitime prétention [...] d'organiser l'humanité » elle-même (Renan, 1848).

En tout état de cause, la rémanence de cet idéal ancien signe ce qui est parfois aujourd'hui décrié comme un impérialisme épistémologique de la science (scientiste), associé à une véritable prise de pouvoir dans la sphère publique (notamment au travers d'associations étroites avec les structures de l'état, de l'industrie et de l'économie). La science se percevrait alors comme celle qui confisque la rationalité. Elle se ferait outil de domination. Les discours dissidents, dont bien sûr la philosophie en tête de file, seraient soit disqualifiés — « la philosophie est morte », disait Hawking —, soit marginalisés — « elle est non pertinente », dirait Dawkins.

Cette brève esquisse du pôle scientiste pourrait sembler exagérée. Certainement, l'écrasante majorité des scientifiques d'aujourd'hui ne pourrait pleinement y souscrire. Certes oui, cela est évident. Mais, à nouveau, l'enjeu n'est pas tant, ici, de chercher à dépeindre les attitudes individuelles des scientifiques (souvent les premiers bien conscients des limites inhérentes à leur office, parfois s'adonnant avec un réel talent à la philosophie) que de déceler une structure de présuppositions implicites et tenaces qui imprime une tendance à penser et un imaginaire collectif. Bien sûr, et Snow le pointait déjà dans ses « deux cultures », il existe des lieux, des personnes, des associations et des initiatives qui prônent un rapprochement, une fertilisation mutuelle ou une imbrication entre sciences et philosophie, dans l'optique de restituer et de promouvoir une vision plus réaliste et nuancée de ce qu'est en réalité la science. Mais des signaux existent aussi qui tendent à montrer qu'il s'agit là d'autant d'anomalies voguant à contre-sens d'un courant souterrain bien plus large et puissant¹¹. Par ailleurs, si le pôle scientiste n'est certes pas la façon la plus répandue dont les scientifiques se représentent leur propre pratique, il est sans nul doute celui qui se donne le plus à voir dans le débat public, dans la mesure où l'absence de nuance, les certitudes martelées sur un coin de plateau TV ou les affirmations péremptoires et prophétiques — notamment dans de brefs messages limités à 140 caractères — sont bien connues (notamment des experts en communication) pour capter préférentiellement l'attention.

⁹ Il s'agit pourtant presque d'un truisme que de considérer que la science n'est pas le lieu de la certitude (des « dogmes établis »), mais bien du doute (dit « raisonnable » ou constructif, et non purement sceptique). À cet égard, on peut entendre le terme « scientisme » en un double sens : d'abord relatif au fait que la science aurait le monopole de la rationalité et de la connaissance ; ensuite que les connaissances scientifiques seraient « certaines » et inviolables, c'est-à-dire « hors de tout doute possible ».

¹⁰ Référence au courant philosophique fondé au XIX^e siècle par Auguste Comte (Note de la relectrice).

¹¹ À un niveau anecdotique, il a par exemple été porté à mon attention, à de nombreuses reprises, que les étudiants de filières scientifiques à l'université étaient « fortement encouragés » à ne pas opter pour des mineures en philosophie ou lettres pour préférentiellement s'orienter vers celles qui « servent » ou « comptent », à savoir les mineures dans une science « dure » autre que celle de leur filière. Qu'une vision de la science comme un dogme constitué de vérités établies à ingérer et accepter soit si répandue est également peu surprenante au regard de la façon dont la science est enseignée dès l'école, par l'entremise de manuels qui ne laissent aucune place à une vision critique. Voir à ce sujet Blachowicz (2009) ainsi que Lecourt (1999).

Le cynisme - la science impossible

« [L]a science, après s'être défendue avec un succès éclatant de la théologie dont elle fut trop longtemps la 'servante', s'avise maintenant, avec une absurde arrogance, de faire la loi à la philosophie et essaye, à son tour, de jouer au 'maître' — que dis-je ! au philosophe. » (Nietzsche, 1913, paragraphe 204)

C'est notamment par ces mots que Nietzsche, visiblement fâché avec les sciences et les scientifiques qu'il dénommait alors ces « philosophâtres de la réalité », concentre tout le ressentiment d'une classe de penseurs à la source du second pôle que j'entends maintenant décrire. En substance, j'y rassemble indistinctement ces personnes parfois autoproclamées « critiques » — historiennes, sociologues mais surtout, à nouveau, philosophes — qui ont ceci de commun d'être animées, en parfait contre-point avec la maxime que les lumières empruntèrent à Horace « *sapere aude* ! », de ce que Paul Boghossian appelle la « peur du savoir » (Boghossian, 2009)¹².

Leur point commun ? Face au pôle scientifique et ses excès, la formulation d'une critique (mais en fait plutôt une « déconstruction » en règle) des piliers de toute épistémologie, à savoir la justification, la connaissance ou même la vérité, notions alors reléguées au rang de simples « constructions sociales » (dont il s'agit bien sûr, une fois révélées comme telles, de se débarrasser). Dans de nombreux départements de sciences humaines aujourd'hui, dire en effet que « la 'Science est une construction sociale...' [...] constitue la première portion d'une phrase, dont la seconde, tacite, est '... donc il est justifié de ne plus jamais s'y intéresser' » (Bill, 2018, p. 1789)¹³. À l'exact opposé du pôle scientifique sacralisant la science et les connaissances que celle-ci déploie, ce second pôle cynique, auquel nous pouvons associer diverses étiquettes commodes comme le « relativisme de la connaissance » ou le « post-modernisme »¹⁴, entend donc plutôt considérer que, de connaissances scientifiques à proprement parler, il n'en existe tout simplement pas (à tout le moins qui méritent que l'on s'y intéresse, dans la mesure où elles seraient dotées d'une certaine qualité épistémique).

Du temps de Snow, nous l'avons vu, les penseurs cyniques n'avaient à l'égard de la science qu'une profonde incompréhension souvent corrélative d'un simple manque d'intérêt. Si aux « intellectuels lettrés qui, incidemment pendant que personne ne regardait ont pris sur eux de s'autoproclamer 'intellectuels' [...], vous demandiez [...] 'Qu'entendez-vous par 'masse' ou 'accélération' ?', ce qui est à peu de chose près l'équivalent scientifique de *Savez-vous lire* ?, [...] la majorité des personnes les plus intelligentes du monde occidental aurait à cet égard autant d'intuition que leurs ancêtres du néolithique » (Snow, 1959, p. 16). Bien qu'un tel déficit de compréhension élémentaire des sciences y demeure une réalité, je pense que, aujourd'hui, la culture intellectuelle cynique participe en outre à entretenir activement à leur égard une ignorance volontaire et assumée, et cela même non sans une arrogante (mais quelque peu ridicule) fierté.

À nouveau, le pôle dont il est ici question possède des antécédents historiques, bien que plus récents (et ceci n'est guère étonnant, dans la mesure où l'écrasante majorité des philosophes du passé étaient *aussi*, consubstantiellement, des scientifiques avertis ; le post-modernisme tient donc bien sa condition de possibilité dans le fait qu'il se déploie après la modernité). Dans le monde anglo-saxon, les figures de Richard Rorty ou de Paul Feyerabend viennent immédiatement à l'esprit. Dans le monde francophone, on ne peut éviter de penser à Foucault ou Derrida. Et dans un monde comme dans l'autre, ces figures ont imprégné les esprits dans une mesure que leurs contradicteurs n'auraient même jamais rêvé pouvoir égaler. Face au *Contre la méthode* ayant fasciné des générations d'étudiants, qui pourrait citer les objections sérieuses de Lakatos ou Kitcher ? Dans une veine similaire et sur un mode qui en serait presque amusant s'il n'était pas si triste, comment ne pas s'émouvoir lorsque le philosophe analytique Jerry Fodor se lamente en ces mots : « Cela me frappe à nouveau [le fait que personne ne lise de philosophie analytique] à chaque fois que je me rends en librairie. L'endroit dans les étagères où devraient se trouver mes ouvrages, pour autant que la librairie les ait (ce qui n'est pas le cas), se situe juste à gauche de Foucault, dont les œuvres s'étalent sur des rayons entiers. J'en suis un peu vexé ; j'aurais aimé avoir ses royalties » (Fodor, 2004)¹⁵. Face à une telle prévalence et un tel impact, on ne peut s'étonner que des programmes doctoraux engendrent depuis des décennies des générations d'étudiants biberonnés à l'idée que, par exemple, les faits ne sont que

¹² Au sein de la philosophie, ce pôle recouvre (mais selon moi ne se confond pas avec) ce qu'il est parfois coutume d'appeler improprement la « philosophie continentale », que d'aucuns associent volontiers à une forme de pensée anti-scientifique ou a-scientifique (voir p. ex. Lebras, 2014).

¹³ Ma traduction.

¹⁴ Dans une même idée, voir p. ex. Haack (2003) et Tiercelin (2023).

¹⁵ Ma traduction.

de pures inventions¹⁶. Entre une pensée fine de la connaissance scientifique comme possible mais faillible, et une pensée radicale de la connaissance scientifique comme futile ou simplement impossible, l'attrait n'est certes pas comparable. Tout comme pour le pôle scientifique et ses productions, la radicalité se vend radicalement mieux.

Bien entendu et une nouvelle fois, il n'est pas question pour moi de suggérer que la « théorie critique » ou le post-modernisme en sa version la plus cynique a conquis tous les départements de sciences humaines, ou même que tous les philosophes (essentiellement de la tradition continentale) en sont imprégnés à un point tel qu'ils ne peuvent plus que contempler les sciences avec dégoût. Il s'agit ici encore pour moi de mettre le doigt sur un mouvement large qui infuse la pensée collective, forçant à se représenter la science comme privée de quelque prétention que ce soit à générer des connaissances fiables dotées d'un minimum de force épistémologique (même locale). Parler ici de « contre-mouvement » serait d'ailleurs peut être plus opportun, dans la mesure où la déconstruction des sciences s'alimente certainement des excès scientistes, excès eux-mêmes exacerbés, par résistance, par la déconstruction. On ne peut d'ailleurs à cet égard que déplorer une sorte de dialectique revancharde et d'insécurité intellectuelle, sur le mode d'un « Vous ne la jouez tout de même pas très *fair-play* avec vos 'faits scientifiques' et vos certitudes ; et bien de même pour nous avec notre déconstruction ». Après tout, il est bien ici question aujourd'hui, en filigrane, des échos de la « guerre des sciences »¹⁷. Et lorsque celle-ci s'émaille de tristes batailles comme « l'affaire Sokal », « l'affaire Sokal au carré », « le cas Latour » ou « le cas Baudrillard »¹⁸, on en est plus à des demi-mesures. D'un côté les « imposteurs », de l'autre les « propagandistes », et celles et ceux coincés dans le *no man's land* central, à l'image, je le pense, de la majorité des épistémologues, se font trouer la peau des deux côtés.

La polarisation de l'esprit collectif et la disparition de la demande épistémologique

Entre foi aveugle en la science et déni complet de celle-ci, la pensée collective est aujourd'hui fortement polarisée (Rutjens et al., 2018). Cette polarisation procède en premier lieu, selon moi, de l'antagonisme virulent entre les pôles scientifique et cynique que je viens brièvement de dépeindre. Elle constitue aujourd'hui, après la guerre des sciences et encore plus qu'au temps de Snow, une tension absolument délétaire pour la juste appréhension des sciences, que ce soit dans leurs forces ou leurs limites. Chacune à leur manière, ces deux lignes de fuite de la pensée scientifique — d'une part toute puissante, d'autre part impuissante — signent communément ce que je décrie ici comme la *disparition de la demande épistémologique*, c'est-à-dire, en substance, l'effacement de la nécessité d'interroger collectivement la

¹⁶ Voir par exemple à ce sujet la « repentance » de Bruno Latour dans Latour (2004, p. 227). Celui-ci a notamment pu reconsidérer certaines de ses radicalités passées comme l'effet d'une « ardeur juvénile » ; voir aussi de Vrieze (2017).

¹⁷ Cette expression fait référence à un épisode d'intense conflit, dans les années 1990, entre représentants des deux pôles ici discutés. Il ne s'agit selon moi que d'une reconduite exacerbée de l'opposition entre les deux cultures de Snow. Voir p. ex. Ross (1996).

¹⁸ « L'affaire Sokal » consiste en ce canular opéré par Alan Sokal en 1996 qui consista à faire publier dans la revue post-moderne *Social Text* un article volontairement dénué de sens, et ceci pour souligner l'absence de standards de rigueur intellectuelle du mouvement tout entier. L'article sera suivi du célèbre ouvrage polémique, co-écrit avec Jean Bricmont, *Les impostures intellectuelles*. « L'affaire Sokal au carré » consiste en une parodie similaire plus tardive mais plus large (et non liée à Alan Sokal lui-même), animée essentiellement de la même volonté de décrédibiliser les théories critiques. « Le cas Latour » consiste en l'épisode non moins provocateur au cours duquel Bruno Latour affirma que Ramsès II ne pouvait être mort de la tuberculose, car la maladie fut « construite » bien plus tard, à l'occasion de la « découverte » (les guillemets sont ici importants) du bacille de Koch en 1882. « Le cas Baudrillard » en est une déclinaison particulièrement évocatrice tant elle illustre les excès possibles d'une pensée critique poussée à son paroxysme. Ce philosophe post-moderne affirma devant un parterre médusé de New-yorkais, en 2002 et non loin de Ground zero, que les tours jumelles du World Trade Center ne pouvaient que s'être effondrées dans un acte de « suicide », ayant en vérité craqué sous le poids de leur propre arrogance (car offrir au monde un modèle unique était « trop intense » ; nulle mention bien sûr de l'existence d'un quelconque attentat terroriste). Le parallèle avec la réflexion qui nous occupe a été souligné par Mark Lilla (dans *The Reckless Mind : Intellectuals in Politics*) : se présenter comme intellectuel autorise-t-il à dire n'importe quoi (au sens de « sans connexion aucune avec des faits », même compris en un sens faible) ? En particulier, peut-on raisonnablement développer une réflexion sérieuse sur un sujet donné (ici la politique, là la science) en méprisant tout embryon d'information à ce sujet même ?

dynamique de production des connaissances scientifiques à sa juste mesure¹⁹. En d'autres termes, sacraliser la science comme la rejeter en bloc ne fait que couper court à l'importante réflexion qu'il incombe aujourd'hui d'avoir sur la place et le rôle que jouent les sciences dans nos sociétés, réflexion qui s'avère nécessaire si l'on souhaite résorber le décalage structurel entre perception et réalité des sciences. Comment l'envisager autrement, dans un contexte actuel bien réel où les étudiants en lettres de nos universités sont encouragés à s'enorgueillir de ne rien comprendre aux mathématiques ou aux sciences, alors que leurs comparses en sciences naturelles peuvent sans complaisance se vanter de ne pas s'intéresser aux sciences humaines ou à la philosophie ?²⁰

La trame de fond sur laquelle se déploie aujourd'hui la parole publique autour des sciences, tiraillée entre, d'une part, les « faits scientifiques » — acceptez les ou passez votre chemin ! — et, d'autre part, les « faits construits » — si certains faits ne vous reviennent pas, inventez simplement les vôtres propres ! — rend selon moi impossible la juste représentation des sciences (quelle que soit celle-ci en réalité) et, ce faisant, la possibilité même de leur faire ou non confiance *en connaissance de cause*. Et ceci car, en définitive, chacun des deux pôles antagonistes qui traversent notre imaginaire collectif s'accompagne de sa propre représentation caricaturée de la science et, surtout et comme je le discute maintenant, des scientifiques.

Pensons simplement ici, pour commencer, au mythe scientifique du scientifique (toujours masculin) brillant mais incompris qui, de par son génie et ses compétences sans commune mesure, impose enfin à l'obscurantisme (l'état, l'église, l'industrie, les masses crédules ou ce genre d'ennemi utile), souvent au terme d'épreuves et de sacrifices personnels, une vision pleine et entière, comme enfin révélée, de la Vérité (et cela bien sûr en extirpant du réel des « faits scientifiques » que personne avant lui n'y avait décelé). Une telle représentation d'origine scientifique accouche de ses propres monstres autant qu'elle pervertit tout dialogue qu'on voudrait initier avec les véritables êtres humains qui pratiquent la science. S'y côtoient en effet des figures fantasmées comme Galilée ou Einstein en compagnie de celles et ceux que nous aimerions peut-être moins y voir (à commencer par quelqu'un comme Didier Raoult, pour ne citer que lui, qui a littéralement accaparé l'espace médiatique avec ses affirmations péremptoires au plus fort de la crise Covid)²¹.

Face à cette représentation scientifique fantasque des scientifiques, les penseurs cyniques ont bien sûr la leur à proposer (ou à tout le moins à suggérer, car elle est rarement assumée comme telle). L'ironie est que la représentation cynique des scientifiques s'oppose sans distinction sur ces mêmes héros archétypiques de la pensée scientifique dont je viens de donner quelques exemples, mais bien sûr, ici, dans une perspective inversée. Galilée (p. ex.) n'y est plus génial dans sa capacité à découvrir des faits jusqu'ici insoupçonnés — ce qui est certes louable —, mais plutôt dans sa faculté hors-pair — et moralement moins flatteuse — de propagandiste s'associant astucieusement aux structures du pouvoir en place à son époque. Si la pensée de Galilée a ainsi finalement triomphé, ce n'est certes pas en vertu de sa vérité ou même vraisemblance, mais plutôt grâce à l'habileté de l'astronome qui est parvenu à la rendre *acceptée* comme telle par les gens qui, alors, « comptaient »²². Bien sûr, on reconnaîtra ici un avatar de la posture sceptique classique, dont

¹⁹ Il est ici question de « disparition » dans la mesure où, avant le 20e siècle, sciences et philosophies étaient essentiellement confondues, raison pour laquelle les « scientifiques » du passé (rappelons que le terme n'a été introduit par Whewell qu'en 1834) étaient avant toute chose des « philosophes de la nature ». Il en ressort que les travaux scientifiques du passé étaient, avant l'âge de l'hyper-spécialisation, perclus de réflexion philosophique. À titre indicatif, on notera ainsi par exemple que les célèbres ouvrages de Newton ou Lamarck étaient respectivement titrés « Principes mathématiques de la philosophie naturelle » et « Philosophie zoologique ». Dans un même ordre d'idées, les pionniers de la mécanique quantique (Bohr, Schrödinger, Heisenberg ou encore Einstein) étaient connus pour leurs riches réflexions philosophiques, ayant contribué à la littérature spécialisée en philosophie et ayant activement discuté avec les philosophes des sciences de leur temps (essentiellement issus de la tradition empiriste logique).

²⁰ Sur ce point, voir Lecourt (1999), op. cit. Pour les « ricanements » et autres « sourires en coin » de scientifiques à l'encontre de leurs collègues philosophes considérés comme des « bavards » aux « questions oiseuses », voir Stengers & Drumm (2023). Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences. Paris : La Découverte.

²¹ Notons ici que je ne nie pas l'importance des travaux de personnes comme Galilée ou Einstein. Je décrie ici seulement l'image de génies solitaires et marginaux qui est faite d'eux (à nouveau non pas dans les ouvrages académiques d'histoire des sciences, mais bien dans l'imaginaire collectif).

²² Une telle vision de Galilée est par exemple défendue par Feyerabend dans son *Contre la méthode* (pp. 130-155).

l'apogée typique n'est autre que la pensée de type conspirationniste²³. Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que certains penseurs constructivistes eux-mêmes, alors que constatant l'exploitation de leur propre cynisme par ce genre de mouvance, aient pris la plume pour mettre en garde contre les utilisations abusives de leurs propres positions (dans un exercice face auquel il est difficile de ne pas ressentir, tout de même, une certaine ironie)²⁴.

Comme message commun aux lecteurs scientifiques et cyniques, je peux dire ceci : à construire une image radicale et fantasmée des scientifiques — tantôt génies solitaires face à l'obscurantisme, tantôt astucieux propagandistes flattant le pouvoir —, on en vient à se retrouver en bien mauvaise compagnie. Meilleure est sans doute celle de tous ces scientifiques, femmes et hommes, qui s'adonnent de façon intègre à leur recherche dans les limites de leurs compétences individuelles et collectives, c'est-à-dire de façon essentiellement limitée, située et perméables aux valeurs de leur temps, mais sans que cela ne les empêche de développer, dans cet exercice, des connaissances, certes faillibles et évolutives, mais bien réelles. Je regrette toutefois qu'une telle représentation de scientifiques fondamentalement humains se retrouve comme obliérée par la prégnance de ses alter-egos scientifiques et cyniques qui accaparent les imaginaires.

3. Du retour des épistémologues sur la place publique

« [Un enseignement en philosophie des sciences] permettra de mettre en pleine lumière la grande oubliée du scientisme comme de l'anti-science : la pensée scientifique. »²⁵

En tant que conséquence directe de ce que j'ai nommé plus haut la « disparition de la demande épistémologique », il n'est pas étonnant que les épistémologues — c'est-à-dire toutes ces personnes engagées dans une réflexion d'ordre philosophique sur la dynamique de production des savoirs (scientifiques) — aient déserté la place publique, ou à tout le moins s'en soient laissés disparaître sans trop de protestations. Peut-être y a-t-il là à déceler quelque chose de l'ordre du syndrome de la tour d'ivoire, ceux-ci se complaisant dans une recherche académique réservée aux cercles d'initiés et absolument déconnectée de la place de marché socratique. Mais un tel syndrome, pour autant qu'il soit une affliction réelle, me semble essentiellement motivé par un profond sentiment partagé d'une perte de légitimité intellectuelle. Scientifiques ratés pour les uns, philosophes de trottoir pour les autres, les épistémologues occupent à merveille cette chaise inconfortable typique d'une interdisciplinarité (qu'on vante publiquement mais qu'on exècre secrètement) poussée à un impossible paroxysme. Si le golfe entre les « deux cultures » est si grand et, surtout, si personne des deux côtés ne souhaite véritablement rejoindre l'autre bord, construire des ponts n'est pas un projet très engageant. Quand la philosophie se fait en Faculté de Lettres et la science en Faculté de Sciences, la philosophie des sciences ne peut être que le hobby (ou la lubie) éventuel des uns et des autres²⁶. Dans un tel contexte, il n'est pas très encourageant de faire entendre la voix médiatrice d'une conciliation pourtant existante dans la littérature spécialisée mais si difficilement audible au dehors. Certains philosophes des sciences en font l'expérience quotidienne : parler — en dehors des cercles spécialisés — de connaissances scientifiques authentiques et faillibles les place irrémédiablement

²³ Sur la corrélation entre relativisme et conspirationnisme, voir Garrett & Weeks (2017). On notera également que le terme « sceptique » est entendu ici dans son sens philosophique originaire issu de Pyrrhon, et relatif à l'idée selon laquelle on peut douter de tout, même des connaissances les plus élémentaires.

²⁴ Après le « cas Latour » évoqué précédemment au regard de l'inexistence de la tuberculose du temps de Ramsès II, il est en effet étonnant de lire ceci chez ce penseur ayant alors développé une conscience écologique : « Pourquoi cela me brûle-t-il la langue de dire que le réchauffement climatique est un fait, que vous le vouliez ou non ? » (dans Latour, 2004, op. cit., p. 227. Ma traduction). Et de suivre (p. 231. Ma traduction) : « Mon propos est qu'une certaine forme de critique nous a mené dans la mauvaise direction, en nous encourageant à combattre les mauvais ennemis et, pire que tout, à être considérés comme amis par les mauvais alliés [...] ». Dans un même ordre d'idée, voir également Collins (2009). Sur l'association particulière entre post-modernisme et climatoscepticisme, voir aussi : <https://www.nytimes.com/2011/02/27/magazine/27FOB-WWLN-t.html>. Sur le fait que la « repentance » de Latour n'est qu'apparente, et qu'en réalité sa position constructiviste s'est encore radicalisée après 2004, voir Stamenkovic (2020).

²⁵ Lecourt (1999). op. cit., p.14

²⁶ À cet égard particulier, on ne manquera pas d'être autant suspicieux à l'égard des ouvrages d'« imposteurs intellectuels » lettrés qui émaillent leurs productions de considérations scientifiques non maîtrisées que des ouvrages de ces scientifiques en fin de carrière qui, une fois leur réputation bien établie, s'essayent à la philosophie avec la pleine confiance qu'ils vont y faire quelque contribution révolutionnaire au nez et à la barbe de leurs homologues philosophes.

dans les rôles d'inconséquents relativistes pour les uns (d'inspiration scientifique) et de fieffés rationalistes autoritaires pour les autres (d'inspiration cynique). En tout état de cause, l'épistémologie ne semble pouvoir se pratiquer en public que sur la défensive.

Pourtant et en dépit de ces résistances, à l'heure de la post-vérité, « l'abstinence épistémique n'est vraiment pas de mise »²⁷. L'épistémologie, cette discipline vénérable à la croisée des sciences et de la philosophie, est aujourd'hui encore, surtout dans le monde francophone, largement invisibilisée²⁸. La réimplanter dans les lieux de la cité, dont ceux du savoir, constitue bel et bien une « véritable urgence »²⁹, car ce n'est qu'à ce prix que la demande épistémologique pourra être sérieusement ressaisie, loin des caricatures du scientisme et du cynisme, dans l'esprit de l'élaboration d'une vision des sciences plus plausible et réaliste à même de nourrir à nouveaux frais les imaginaires³⁰. L'enjeu est ainsi, par le retour de l'épistémologie sur la place publique, de résorber le décalage entre perception et réalité des sciences, en participant à transformer tout un chacun, qu'elle ou il soit citoyenne ou citoyen, femme ou homme politique, enseignante ou enseignant... en « outsider compétent(e) », c'est-à-dire, en substance, en personne non spécialiste mais outillée pour juger de la qualité de discours scientifiques à *bon escient* (Keren, 2022). En ceci réside l'une des clés d'une meilleure littérature scientifique collective et, ce faisant, d'une meilleure appréhension sociétale de ce que les sciences peuvent nous dire du monde qui nous entoure³¹.

Cela peut sembler aujourd'hui (injustement) anachronique mais, en France, jusqu'aux années 1960, passer l'agrégation de philosophie exigeait la possession d'un certificat en sciences. Plus tôt en Belgique, dès 1889, le Cardinal Desirée Mercier fondait l'Institut supérieur de Philosophie à Louvain en y faisant installer des laboratoires de sciences. Dans un même esprit et, en remontant plus rapidement dans le temps, il aurait fallu être géomètre pour pouvoir même pénétrer dans l'Académie de Platon. Ces observations, pour anecdotiques qu'elles soient, véhiculent une idée forte dont on peut se demander comment elle a pu si aisément être oubliée à l'occasion de la rupture entre les « deux cultures » et la génération subséquente des deux épouvantails scientifique et cynique dont j'ai parlé. Que la philosophie soit oublieuse des sciences ou les sciences de la philosophie n'est rien de moins qu'un dévoiement pur et simple de ces deux sphères imbriquées de la rationalité humaine. Les temps ne seraient-ils pas mûrs pour une réconciliation ?³²

Références

- Bill, S. (2018). The Two Cultures : Where are we now? *The FEBS Journal*, 285, 1786-1790.
- Blachowicz, J. (2009). How Science Textbooks Treat Scientific Method : A Philosopher's Perspective. *The British Journal for Philosophy of Science*, 60, 303-344.
- Boghossian, P. (2009). *La peur du savoir. Sur le relativisme & le constructivisme de la connaissance*. Paris : Agone.
- CDJM – Conseil de Déontologie Journalistique et de Médiation. (2022). *Le traitement des questions scientifiques* [Rapport]. <https://cdjm.org/le-traitement-des-questions-scientifiques/>
- Collins, H. (2009). We Cannot Live by Skepticism Alone. *Nature*, 458, 30-31.
- Collectif OPSN. (2022). *La Presse en quête de science : la médiatisation de la science dans Le Monde, Le Soir et Le Temps* [Rapport]. <https://www.lerass.com/opsn/>
- de Vrieze, J. (2017). Bruno Latour, a veteran of the 'science wars,' has a new mission. *Science*,

²⁷ Tiercelin (2023), op. cit., p. 81.

²⁸ Latour lui-même la considérait « comme l'amiante » (Le Monde des livres, 27 avril 2006 ; cité dans Engel (2007) ; Voir également Tiercelin (2022).

²⁹ Lecourt (1999), op. cit., p. 14

³⁰ Si bien sûr il existe des désaccords au sein de la communauté contemporaine des épistémologues professionnels, ceux-ci, tout à fait courants et sains au sein d'une communauté d'enquête, ne doivent pas occulter l'existence d'un large consensus sur divers aspects des sciences. Ce sont ces éléments de consensus, en porte-à-faux avec les pôles scientifiques et cyniques décrits ici, qui méritent d'être diffusés dans la sphère publique.

³¹ Pour une corrélation positive entre l'adoption d'une posture épistémologique médiatrice entre scientisme et cynisme et une meilleure perception du consensus scientifique, voir Weisberg et al. (2021).

³² À l'heure de boucler les révisions du présent texte, j'ai pris connaissance de l'éditorial de Holden Thorp, éditeur en chef du journal *Science*, sobrement intitulé « Teach Philosophy of Science » (*Science* 284(6692)). Je me réjouis de constater que ce que j'ai essayé de défendre ici percole tous les jours davantage.

doi : 10.1126/science.aaq1805

Engel, P. (2007). *Va savoir ! De la connaissance en général*. Paris : Hermann.

Escolà-Gascón, Á., Marín, F. X., Rusiñol, J., & Gallifa, J. (2020) Pseudoscientific beliefs and psychopathological risks increase after COVID-19 social quarantine. *Global Health*, 16, 72. <https://doi.org/10.1186/s12992-020-00603-1>

Fodor, J. (2004). Water's Water Everywhere. *London Review of Books*, 26, 22.

Garrett, R. K., & Weeks, B. E. (2017). Epistemic beliefs' role in promoting misperceptions and conspiracist ideation. *PLoS ONE*, 12(9), e0184733.

Gershman, B. (2022) Witchcraft beliefs around the world : An exploratory analysis. *PLoS ONE*, 17(11), e0276872. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0276872>

Haack, S. (2003). *Defending Science - within Reason : Between Scientism and Cynicism*. Amherst : Prometheus Books.

Hawking, S., & Mlodinow, L. (2010). *The Grand Design*. New York : Bantam Books.

Keren, A. (2018). The Public Understanding of What? Laypersons' Epistemic Needs, the Division of Cognitive Labor, and the Demarcation of Science. *Philosophy of Science*, 85(5), 781-792. doi : 10.1086/699690.

Keren, A. (2022). The Public Understanding of What? Laypersons' Epistemic Needs, the Division of Cognitive Labor, and the Demarcation of Science. *Philosophy of Science*, 85, 781-792.

Latour, B. (2004). Why Has Critique Run out of Steam? From Matters of Facts to Matters of Concern. *Critical Inquiry*, 30.

Lebras, H. (2014). *Science et philosophie, pourquoi vous êtes-vous séparées ?* dans Wieviorka, M. (éd.), *La sciences en question(s)* (pp. 39-51). Paris : Éditions Sciences Humaines)

Lecourt, D. (1999). *L'enseignement de la philosophie des sciences*. Rapport au ministre de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie

Nietzsche, F. (1913). *Par delà le bien et le mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir* (trad. Henri Albert). Paris : Mercure de France, paragraphe 204.

Renan, E. (1848). *L'avenir de la science*. Paris : Calmann Lévy.

Ross, A. (1996). *Science Wars*. Durham : Duke University Press.

Rutjens, B., Heine, S. J. Sutton, R. M., & van Harreveld, F. (2018). Chapter Three - Attitudes Towards Science. *Advances in Experimental Social Psychology*, 57, 125-165.

Snow, C. P. (1959). *The Two Cultures*. Cambridge : Cambridge University Press.

Stamenkovic, P. (2020). The Contradictions and Dangers of Bruno Latour's Conception of Climate Science. *Disputatio*, 9.

Stengers, I., & Drumm, T. (2023). *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*. Paris : La Découverte.

Tala, S., & Vesterinen, V. M. (2015). Nature of Science Contextualized : Studying Nature of Science with Scientists. *Sci & Educ*, 24, 435-457. <https://doi.org/10.1007/s11191-014-9738-2>

Tiercelin, C. (2022). *Préface*, dans Künstler, R. (éd.), *Métaphysique et Sciences* (pp. 5-12). Paris : Hermann

Tiercelin, C. (2023). *La Post-vérité ou le dégoût du vrai*. Paris : Éditions Intervalles.

Weisberg, D. S., Landrum, A. R., & Weisberg, M. (2021). Knowledge about the nature of science increases public acceptance of science regardless of identity factors. *Public Understanding of Science*, 30, 120-138.